

# diffusion de l'information sur l'Amérique latine

43 TER, RUE DE LA GLACIÈRE - 75013 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 43.36.93.13 FAX: (1)43.31.19.83 CCP 1248.74 N PARIS - Du mardi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h 30

Hebdomadaire - n° 1520 - 20 septembre 1990 - 8 F

# D 1520 BRÉSIL: <u>JOURNAL D'UNE INFIRMIÈRE</u> <u>CHEZ LES YANOMANI</u>

Les Indiens Yanomani représentent dans l'Etat de Roraima une population d'une dizaine de milliers de personnes (8400 en1980 selon le Conseil indigéniste missionnaire - CIMI <cf. DIAL D 699>; 9900 en 1988 selon la Fondation nationale de l'Indien - FUNAI).

En 1987, on compte déjà 3000 "garimpeiros" ou chercheurs d'or travaillant dans les zones indiennes; en 1989, ils sont plus de 40.000. La pollution des rivières par le mercure de l'orpaillage et le contact avec les chercheurs d'or enclenche un phénomène d'affaiblissement et de mortalité des Yanomani. Le CIMI estime en dé-

but 1990 que 15% des Indiens Yanomani sont déjà morts.

Le 20 octobre 1989 une décision de la justice fédérale à Brasília délimite la réserve Yanomani à 9,4 millions d'hectares, en interdisant l'accès aux activi-

tés d'orpaillage et ordonne le retrait des chercheurs d'or qui s'y trouvent.

Le 9 janvier 1990, sur proposition du gouverneur de l'Etat de Roraima, une "garantie" de non retrait des chercheurs d'or reçoit l'aval du directeur général de la police fédérale et du ministre de la justice.

En février 1990 les décrets présidentiels n° 98.959 et 98.960 créent deux réserves pour l'orpaillage à l'intérieur de la réserve Yanomani.

En avril 1990, le mouvement "Action civique" estime que 20% des 19.600 chercheurs d'or retirés officiellement de la réserve Yanomani se sont réinstallés dans les deux "réserves" décrétées pour eux en février.

Suite aux vigoureuses dénonciations sur la situation des Yanomani le prési-

Suite aux vigoureuses dénonciations sur la situation des Yanomani, le président de la République avait décrété en décembre 1989 un "Plan sanitaire d'urgence en faveur des Yanomani" sous la responsabilité du ministère de la santé et la coordination de la FUNAI. C'est dans ce cadre que la doctoresse Heloisa, le docteur Marcos et l'infirmière Mirthes ont, au titre du Conseil indigéniste missionnaire (CIMI), participé à la deuxième phase du plan d'urgence.

Récit de l'infirmière Mirthes.

- Note DIAL -

# JOURNAL D'UNE INFIRMIÈRE CHEZ LES YANOMANI

# 15 janvier 1990

Je suis arrivée à Boa Vista à 21 H 30. Dans la nuit est arrivée Heloïsa. Nous avons dormi à la maison diocésaine ouverte par Mgr Aldo aux membres d' "Action civique". Quelques médecins de la Commission pour la création du parc yanomani (CCPY) étaient déjà là.

#### 16 janvier

Dans la matinée, rencontre au siège de la CCPY pour l'élaboration d'un premier programme d'activités à mener dans les différentes zones. Dans l'après-midi, au secrétariat à la santé de l'Etat de Roraima, réunion avec les gens de retour des zones au terme de la première étape du plan.

Objectif de la réunion: évaluation des actions menées au cours de cette première étape et du programme de la deuxième. Etaient présents: le docteur Saraiva (coordinateur général du ministère de la santé), le docteur Marcos (FUNAI), des coordinateurs de la SUCAM, des représentants du secrétariat à la santé et Mgr Aldo Mongiano. Les équipes revenant des zones ont fait leurs rapports pour souligner les problèmes posés. Réunion fatigante, avec certaines tensions entre coordinateurs.

Les équipes de la deuxième étape sont réparties entre les zones zuivantes: Alto Mucajaí, Baixo Mucajaí, Paapiú, Sururucus. Chaque équipe est formée d'un médecin, d'infirmières, de techniciens de la SUCAM et d'un interprète.

Heloïsa et moi faisons partie de l'équipe d'Alto Mucajaí, disponible pour d'autres lieux selon les besoins.

# 17 janvier

13 H 30. Nous prenons l'hélicoptère à la base aérienne de Boa Vista. Heloïsa, Soeur Beth (une infirmière qui a répondu à l'appel de Mgr Aldo) et moi.

C'est émouvant de survoler ces forêts denses et grandioses! Pendant tellement de temps... Nous survolons plusieurs chantiers de chercheurs d'or et terrains d'atterrissage. La rivière Mucajaí si belle avec ses rochers et ses cascades, mais complètement polluée par le mercure...

Nous avons volé pendant 1 H 30 environ. Nous avons atterri au poste de la FUNAI d'Alto Mucajaí. Ce poste est établi dans l'ancien siège de la MEVA (mission d'évangélisation de l'Amazonie), expulsée par la FUNAI en 1987, à l'époque où ont également été interdites de travailler en territoire yanomani les trois équipes médicales et dentaires de la CCPY et les membres de la Mission Catrimani dont fait partie notre compagne Florence.

La femme chef de poste - Chica - nous reçoit. Notre équipe n'est pas encore au complet. Demain doivent arriver deux techniciens de la SUCAM et une infirmière de la FUNAI. Quelques Indiens sont encore venus aujourd'hui au poste pour malaria probable. Heloīsa les examine et on leur fait une prise de sang pour vérification.

Ici, suite à la présence de la mission, les Indiens ont des noms portugais (généralement des noms bibliques) et quelques-uns parlent le portugais, ce qui facilite les choses.

# 18 janvier

Le matin arrivent en hélicoptère les fonctionnaires de la SUCAM et Maria Amélia, l'infirmière de la FUNAI. Dans la matinée également nous allons rendre visite à quelques huttes. La première que nous visitons est circulaire et fermée (conique): une construction splendide, avec une petite fenêtre en haut pour l'évacuation de la fumée. Une oeuvre architecturale de toute beauté!

Le chef nous reçoit très bien. Les familles (père, mère, enfants) s'installent chacune dans leur coin, avec leur foyer et leur, hamacs. Aujourd'hui au moins c'est l'abondance car ils ont tué un tapir. Il y a du tapir, de la banane et de la galette de tapioca. La hutte est située tout au bord de la rivière Mucajaí, près des rapides. Un endroit vraiment très beau. Sauf que les Indiens ne peuvent déjà plus boire de l'eau de la rivière, complètement polluée par les chercheurs d'or. Ils vont prendre l'eau plus en amont, dans le ruisseau.

Sur le plan santé, les gens de la hutte ne semblent pas trop mal. Une personne a de la fièvre. Malaría?

De là nous prenons un canot pour aller dans une autre hutte. Elle est d'un autre style: rectangulaire, parois de torchis, toit de paille. Ici aussi il y a une personne avec de la fièvre. Nous échangeons avec le chef qui parle portugais.

Nous visitons la hutte voisine. Elle est couverte de plastique, sans aération, chaude. Pas du tout agréable. Cela fait peine à voir. Ici encore il y a un petit garçon qui a peut-être la malaria; des enfants avec une conjonctivite, des problèmes de peau. Vraiment la situation ne présente rien de bon ici. Ceux suspectés de malaria sont conseillés de se rendre au poste.

L'après-midi nous travaillons au poste: consultations médicales, soins, prises de sang pour examen de malaria, relevé nutritionnel des enfants de 0 à 5 ans, prélèvement de mèches de cheveux pour examen de présence de mercure.

Le soir nous entendons à la radio les déclarations du gouverneur Romero Juca pour tranquilliser les chercheurs d'or: "L'accord sur l'occupation des zones de forêt nationale est prêt. Soyez rassurés avec vos familles. Le travail d'orpaillage pourra continuer: produire de l'or pour l'Etat de Roraima." C'est décourageant!

# 19 janvier

Nous continuons notre travail au poste. Nous avons d'autres huttes à visiter mais elles ne sont accessibles que par la rivière et nous n'avons pas de canot à notre disposition.

Pery Yanomani, le conseiller de la communauté, arrive de bonne heure au poste accompagné de ceux de sa hutte. Il n'est pas d'accord avec les prélèvements de mèches de cheveux, même avec la permission des Indiens. Il prétend que les Indiens sont d'accord sur le moment, mais qu'ensuite ils vont se plaindre vers lui. Nous arrêtons donc de couper des cheveux pour examen de présence de mercure.

Le soir nous bavardons sur tout ce qui se passe ici. La propagande qui se fait là-bas et la réalité d'ici. A quoi ça sert un effort sanitaire si l'orpaillage continue? Ne serait-ce pas un nouvel attrape-nigaud du gouvernement et ne serions-nous pas les jouets d'une telle comédie?

# 20 janvier

Nous allons en canot à moteur visiter d'autres huttes. Hutte de Mário. Mário, le chef, nous parle de la pollution de la rivière et des morts qui se sont produites depuis le départ de la mission. Il compte sur les doigts ceux qui sont morts.

Les femmes font des galettes de tapioca délicieuses.

Quelques personnes ici ont de la fièvre. Le technicien de la SUCAM fait des prises de sang pour examen de malaria. La femme de Mário, après plusieurs malarias falciparum, est d'une grande pâleur et elle a la rate hypertrophiée. Nous expliquons l'importance de l'alimentation pour qu'elle se remette d'aplomb, mais les Indiens répondent qu'il n'y a pas beaucoup de gibier ni de poisson.

Nous devions aller dans une autre hutte en amont mais l'Indien qui pilote le canot ne veut pas monter dans les rapides à cause du moteur.

Dans l'après-midi une avionnette de la FUNAI vient nous chercher pour nous emmener au poste d'Erico pour des consultations. Mais l'appareil n'offre guère de sécurité: pas de sièges à l'arrière, pas de ceintures de sécurité. De plus il vient de pleuvoir fortement. Nous n'y allons pas aujourd'hui. Nous irons demain, ou plus tard.

# 21 janvier (dimanche)

Nous devions aller en canot visiter deux huttes qui n'ont pas encore été visitées. Mais en début de matinée l'Indien qui devait arriver avec le canot vient nous dire qu'il a heurté un rocher et que le canot est endommagé. Tout porte à croire qu'il était saoul et qu'il a perdu le contrôle du moteur. Nous ne sortons donc pas. Quelques personnes sont soignées au poste.

#### 22 janvier

Nous partons le matin visiter les huttes. Quelques familles sont en train de s'installer tout près d'un ruisselet donnant dans une mare. Nous les prévenons sur les risques de malaria à cause des moustiques porteurs plus nombreux.

Nous faisons des prises de sang pour examen de malaria chez les personnes qui ont de la fièvre. Nous faisons également des prélèvements de salive pour examen du BK chez deux personnes.

De retour au poste, à la nuit tombante, nous entendons des bruits de moteur sur la rivière Mucajaí. Ce sont des chercheurs d'or qui se rendent à la rivière Couto Magalhães et vont camper sur la rive de la Mucajaí. L'orpaillage continue...

#### 23 janvier

Soeur Beth, Maria Amélia et Washington (le technicien de la SUCAM) se rendent dans des huttes pour vérifier l'état de santé et faire des prises de sang. Heloïsa et moi restons pour faire des graphiques sur la population du Alto Mucajaí, en attendant la décision sur le déplacement de l'équipe vers d'autres zones. Quelques personnes viennent au poste pour consultation. Ce soir encore nous entendons le bruit des moteurs des chercheurs d'or sur la rivière Mucajaí.

## 24 janvier

Heloīsa, Beth et Washington se rendent à la hutte de Mário. L'hélicoptère qui doit nous transporter à Paapiú arrive après le repas de midi. Nous survolons plusieurs campements de chercheurs d'or, des pistes d'atterrissage... Mais il semble bien, vu de près, qu'ils sont déjà partis.

Ici à Paapiú, la Force aérienne brésilienne (FAB) a construit une des pistes d'atterrissage prévues dans le "Projet coulée nord" (1), piste qui a été utilisée comme centre d'opérations des actions d'orpaillage dans la région, favorisant ainsi l'invasion massive des chercheurs d'or dans une région où vivaient un grand nombre de Yanomani, jusqu'alors dans l'isolement et la paix. Nous avons aujourd'hui sous les yeux la conséquence de tout cela: - un cadre de vie désolant de déstructuration d'un peuple; - une hutte traditionnelle à l'abandon, en ruine, et à la place des abris de plastique avec des Indiens amaigris et dénutris; - des débris d'avion... L'état d'affaiblissement de certains Indiens est impressionnant. Une image rappelant le Biafra. C'est déprimant.

La police fédérale s'est installée en bout de piste, là où il y avait le bistrot du chantier, la cabane de vente d'or et d'autres baraques qui ont toutes été incendiées. Quelques rares chercheurs d'or sont encore là en attente de départ, qui veillent sur leurs affaires.

Notre équipe de santé et les fonctionnaires de la FUNAI s'installent dans la baraque de la FUNAI. Nous sommes, entre parenthèses, plutôt entassés.

La doctoresse Yvone est allée avec l'interprète donner des consultations dans les huttes voisines. Quelques Indiens en sont ramenés pour des soins plus sérieux au poste, ils ont surtout besoin de <u>nourriture</u>. Leur aspect est impressionnant: très maigres et d'une pâleur extrême. Il y a ici, depuis le 18 janvier, deux infirmières qui font de l'excellent travail, depuis la nourriture donnée aux gens qui viennent des huttes jusqu'aux soins et traitements nécessaires. Des enfants ont les pieds déformés par de nombreuses bestioles incrustées. Il y en a qui n'arrivent même plus à marcher. Soeur Aléxia s'en occupe avec un dévouement admirable.

#### 25 janvier

Nous sommes allées dormir hier avec les images douloureuses de notre arrivée. Tôt ce matin, alors qu'Heloïsa donnait des consultations, nous nous sommes réparti les tâches entre infirmières: pansements, alimentation des malades, administration de médicaments, consultations. Les fonctionnaires de la SUCAM ramassent les prises de sang et font les examens microscopiques de malaria. Ils ont beaucoup de travail. La malaria est très fréquente, en particulier la malaria falciparum.

Je suis impressionnée par le nombre des enfants orphelins dont les parents sont morts ces derniers mois.

<sup>[1]</sup> Sur ce projet de militarisation des frontières, cf. DIAL D 1235, note 5 (NdT).

# 26 janvier

Un des techniciens de la SUCAM est appelé à la hutte où se trouve la doctoresse Yvone pour recueillir les plaquettes sanguines. Nous apprenons par la radio que Tomé, un Indien que nous avons soigné à Alto Mucajaí et qui est en traitement pour la malaria, est entré en convulsions après avoir bu de l'alcool. Ils demandent son enlèvement.

# 27 janvier

Heloïsa, Maria Amélia et un laborantin de la SUCAM vont en hélicoptère s'occuper de la hutte Mamassipiutheri. Nous continuons les soins au poste. Un peu plus tard arrive Fátima, infirmière de la FUNAI. Elle vient du chantier d'orpaillage Baiano Formiga, après avoir visité en compagnie du médecin les huttes voisines du chantier.

# 28 janvier

Tôt le matin nous allons chercher une Indienne à laquelle nous avons donné le nom de Chauve (les Yanomani ne disent pas leurs noms; comme celle-ci a la tête ra-sée, nous avons résolu de l'appeler Chauve). Hier, à la nuit tombante, elle avait de la fièvre et des symptômes de pneumonie. Dès notre réveil nous partons à sa re-cherche pour commencer le traitement par antibiotiques. Mais quelle n'est pas notre déception en constatant qu'elle s'est sauvée avant l'aube dans la forêt avec son petit. Impossible de la suivre. Impossible de la retrouver. Nous avons été très ennuyées.

L'après-midi arrivent Heloïsa, Maria Amélia et le personnel de la SUCAM. Nous continuons les soins. Nous constatons une première amélioration de quelques malades. Une femme victime de dénutrition, par exemple, qui n'arrivait même plus à marcher, s'est maintenant remise à marcher et vient manger à table.

## 29 janvier

Aujourd'hui l'équipe commence à repartir pour Boa Vista. Les Soeurs Aléxia et Beth s'en vont, en profitant d'un hélicoptère qui transporte les chercheurs d'or.

La dentiste de la FUNAI arrive et commence à travailler. A la manière FUNAI: des extractions uniquement et point final!

Après le repas, un appel radio demande que nous nous rendions dans une des huttes voisines du chantier d'orpaillage Baiano Formiga où la situation sanitaire est critique et où il vient d'y avoir un décès. Nous allons devoir nous déplacer en hélicoptère dans quelques minutes. La hutte où nous devons aller s'appelle Homoxitheri. Nous préparons nos affaires en une course folle sans même nous arrêter pour penser un peu et prévoir. A peine l'hélicoptère s'est-il posé qu'il décolle. Nous allons à plusieurs: Heloīsa et moi, Francisco (laborantin de la SUCAM) et Charles, photographe du Centre oecuménique d'information et de documentation (CEDI). João Davi Yanomani (2) vient également; il sera notre interprète.

A peine l'hélicoptère a-t-il décollé que je m'aperçois que j'ai oublié certaines choses nécessaires. Nous volons je ne sais combien de temps, peut-être une heure. C'est toujours très beau de survoler la forêt. Ce vert à l'infini... Jusqu'où encore?

L'hélicoptère se pose sur la piste "Chimarrão", la piste de l'orpaillage. Une belle piste qui montre bien le pouvoir des chercheurs d'or. Il y a là un poste de la police fédérale chargée de faire partir les chercheurs d'or.

Dans les bistrots, Indiens et chercheurs d'or sont côte à côte. Des gamines, certainement des prostituées, bavardent avec les policiers. Nous apprenons que nous sommes encore bien loin d'Homoxitheri, et que nous devons marcher pendant quatre heures. La marche commence, en compagnie de quelques Indiens qui nous aident à porter

<sup>(2)</sup> Agé d'une bonne trentaine d'années, il a reçu en janvier 1989 le "Prix Global 500" au titre du Programme du milieu ambient de l'ONU. Traducteur de la FUNAI, il a été exclu de celle-ci le 22 juin 1990 (NdT).

nos bagages. Il est déjà 15 H. Le chemin est difficile: de maigres pistes dans la forêt, des montées et des descentes où on prend appui sur les énormes racines d'arbres pour garder son équilibre. Tout au long de la marche, qui traverse des rivières et des ruisseaux, nous comptons une cinquantaine de machines d'orpaillage en plein fonctionnement. Nous passons dans la crainte, sous le regard méfiant des chercheurs d'or. En pleine zone indienne, ils travaillent tranquillement. Et on parle encore de retrait des chercheurs d'or... Est-ce bien vrai?

Dans des cabanes couvertes de toile, des hamacs, le foyer, quelques femmes en train de cuisiner. Pauvres femmes! Les Indiens - nos guides - s'y arrêtent, boivent du café. Nous sommes épuisés. Le chemin est trop dur. Des montées qui n'en finissent pas. Homoxitheri est bien haut! Il nous faut parfois monter "à quatre pattes" en s'accrochant aux arbres. Le pire est qu'on ne peut pas s'attarder si l'on veut arriver avant la nuit. Sans pouvoir s'arrêter pour admirer, on passe à côté de feuillages splendides, d'arbres gigantesques dont les énormes racines font des entrelacs au milieu de la piste. C'est ainsi qu'on passe dans la boue et dans l'eau, qu'on traverse sur des troncs d'arbre et qu'on tombe de temps en temps. Mais nos guides sont patients. Patients et pleins d'humour: ils rient avec plaisir chaque fois qu'on tombe. Les Yanomani sont vraiment les maîtres de la forêt.

La nuit tombe quand nous arrivons à Homoxitheri. João Davi va devant et explique qui nous sommes et pourquoi nous venons. "Ami! Ami!": les Yanomani nous saluent allègrement. On remarque tout de suite l'influence du contact. La grande hutte est faite de parois et d'un toit en plastique. Elle est plutôt insalubre.

Nous entreprenons de nous installer dans un coin pour y faire notre feu et accrocher nos hamacs. Nous voyons qu'il n'est pas possible aujourd'hui de commencer notre travail. Il fait déjà nuit et c'est difficile de préparer les plaquettes sanguines et le reste.

Mais voilà que quelqu'un vient nous appeler pour aller voir une malade grave. Avec João Davi, notre interprète, je vais la voir. Une femme d'une trentaine d'années est dans son hamac, maigre, pâle, prostrée, semi-consciente. A côté d'elle, sa mère et ses soeurs pleurent. Elles ont le visage peint en noir, en signe de deuil. Ce doit être le père de cette jeune femme qui est mort ces jours-ci. Mais les Yanomani ne parlent pas des morts. Il ne faut pas non plus les interroger sur leurs morts. Ils expliquent par gestes que la malade a de la fièvre et qu'elle tremble.

Heloïsa arrive sur les entrefaites et l'examine. Nous pensons qu'on pourrait peut-être la réhydrater doucement par voie buccale. J'essaie, mais je vois que c'est impossible et même dangereux de pratiquer l'aspiration (de sécrétion bronchique) étant donné son état d'inconscience. Le cas est grave et nous n'avons pas sur place le nécessaire pour les soins. Nous décidons que tôt demain matin quelqu'un ira demander par radio un hélicoptère pour la transporter.

Je reste un moment assise au pied du hamac, avec la famille, et j'observe. J'aimerais tellement qu'elle s'en sorte! Cela fait mal au coeur d'entendre ses proches me dire: "Mourir, non?" Cela fait mal au coeur de noter leur attente et de constater notre impuissance.

#### 30 janvier

Je me lève tôt et vais vers le hamac de la malade vue hier. Je constate que sa situation a empiré. Elle est dans une posture neuro-végétative, les bras raidis et repliés sur la poitrine.

Tandis que des Indiens vont ouvrir une clairière pour permettre à l'hélicoptère de se poser, Charles (le photographe) se rend avec un autre Indien au poste radio de la police fédérale pour demander l'hélicoptère.

Le laborantin de la SUCAM recueille du sang des personnes fiévreuses et nous faisons le tour de la hutte pour voir les autres cas et essayer de faire un relevé de la population.

Les plaquettes sanguines sont colorées sur place et examinées, pour les malades qui ont actuellement de la fièvre; des traitemenst sont commencés, avec l'aide de l'interprète pour les explications nécessaires. Il y a beaucoup de toux, de catarrhes, de problèmes de peau, de dénutrition. Il faudrait une équipe qui reste ici au moins cinq jours pour contrôler la situation. Un Indien présente de grandes tumeurs en formation sur la poitrine d'aspect très mauvais. A la rigueur il faudrait que lui aussi soit emmené, mais nous choisissons de n'emmener pour le moment que l'Indienne plus gravement malade.

Pendant qu'Heloïsa et le laborantin s'occupent ici des cas, je vais avec João Davi (l'interprète) à une autre hutte un peu plus haut. Il y a une bonne vingtaine d'Indiens. Une femme a la fièvre. Nous faisons une prise de sang pour examen de malaria et nous commençons pour elle un traitement.

Après avoir mangé ce qu'a préparé Heloïsa, nous allons dans la clairière pour attendre l'hélicoptère. Une parente de la malade la porte dans son dos. L'hélicoptère approche mais ce n'est qu'après plusieurs tours que le pilote parvient à localiser la clairière. La malade va très mal, elle est inconsciente, elle ne réagit pas aux stimulations. Nous gardons cependant un brin d'espoir.

Nous allons jusqu'à Surucucus où il y a un petit hôpital de la FUNAI avec certaines possibilités. C'est Marcos, médecin du Conseil indigéniste missionnaire (CIMI), et Soeur Elida (infirmière) qui réceptionnent la malade et constatent vite une double pneumonie. La plaquette sanguine révèle: vivax xxx et falciparum xxx. La médication contre la pneumonie et la malaria est immédiatement entreprise. La malade a encore le réflexe plantaire et pupillaire.

(Il y a encore ici d'autres malades, mais aucun de grave pour le moment, semblet-il. Hier est mort un enfant.)

# <u>31 janvier</u> (3)

Avant le lever du jour, à l'hôpital, Elida (l'infirmière) appelle le médecin car la malade a des convulsions. De plus en plus le brin d'espoir qui nous restait est en train de s'éteindre. Dans la matinée, je constate que le coma est plus profond. Le frère de la malade, d'une vingtaine d'années, qui l'a accompagnée, regarde tout en essayant d'y comprendre quelque chose. Il semble avoir peur, mais quand Marcos (le médecin) lui parle dans sa langue, il change d'expression et va même jusqu'à sourire.

Hier, à plusieurs reprises, il m'expliquait par gestes que la malade allait dormir quelques jours, qu'elle irait mieux et qu'ils repartiraient dans le "bourou-bourou" (l'hélicoptère) pour retourner à la "chapona" (la hutte). Aujourd'hui il me semble plus soucieux envers sa soeur. Il m'a déjà demandé: "Femme, mourir, non?" C'est un coup de poignard pour nous qui nous savons si impuissants.

La malade présente une dilation pupillaire paralytique. Certainement un oedème cérébral. Les médecins pensent encore à une transfusion sanguine, à du manitol... Mais les arrêts respiratoires se succèdent, la tachycardie, l'effondrement de la tension artérielle. C'est la fin. Dans tout ça le frère de l'Indienne comprend seulement qu'elle vient de mourir quand Marcos lui explique dans sa langue qu'elle "s'est cassée".

L'hélicoptère arrive pour nous reconduire à Boa Vista. Un autre hélicoptère doit venir ensuite pour transporter l'Indienne morte et son frère jusqu'à la hutte. Nous sortons en les laissant tous deux. C'est triste, très triste. Nous sommes une trentaine de personnes dans cet hélicoptère de la FAB, fatiguées, sales, découragées, impuissantes. Il reste derrière nous la souffrance, la désagrégation d'un peuple... Et nous, qu'avons-nous fait?

Et me revient à la mémoire, à tout moment: "Femme, mourir, non?"

<sup>[3]</sup> La mort de cette femme indienne a été filmée par la chaîne Antenne 2 de la télévision française. pour le compte du magazine "Réaistance" d€ mars 1990 (NdT).

# ler février

Heloīsa prend l'avion pour Manaus à 3 H du matin.

Dans la matinée, je me rends au siège de la Commission pour la création du parc yanomani (CCPY) afin d'y rencontrer l'équipe. Le ministre de la justice Saulo Ramos est attendu aujourd'hui ici, à Boa Vista. Une grande manifestation de chercheurs d'or est en préparation pour ce soir afin de protester contre leur retrait de la région. Par haut-parleurs on invite les chercheurs d'or et leurs familles à cette manifestation. Les commerces de la ville sont fermés. Des avions survolent l'agglomération pendant toute la journée en démonstration de force.

En fin d'après-midi nous avons une réunion d'évaluation des activités de la 2ème étape et de préparation de la 3ème étape. Les professionnels composant les équipes de cette prochaine étape sont présents. Nous percevons un certain malaise entre le médecin coordinateur de la FUNAI et le coordinateur général du ministère de la santé.

Au cours d'une réunion entre des chefs d'entreprises, des chercheurs d'or, le gouverneur Romero Juca, le directeur général de la police fédérale Romeu Tuma et autres, le ministre de la justice Saulo Ramos a reculé et donné son aval à l'accord signé un mois plus tôt dont l'objectif est la création de réserves d'orpaillage dans l'aire de forêt nationale considérée comme terre yanomani selon la décision de la justice fédérale.

Le gouverneur Romero Juca s'adresse aux chercheurs d'or rassemblés devant le Palais du gouverneur: "Vous pouvez rentrer chez vous et vous réjouir. L'orpaillage est ouvert. Dans la forêt personne ne va plus vous gêner."

... Et les Yanomani, que vont-ils devenir?

Cuiabá, février 1990 Mirthes Versiani dos Anjos

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 350 F - Etranger 410 F - Avion 480 F Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441